

BUCHENWALD : LE BLOCK 34

Heureux qui comme Ulysse....

Le 5 avril 1945. Une date qui me ramène à la vie et à l'espoir. Ce jour-là, en fin d'après-midi, après trois mois d'un kommando meurtrier et 85 kilomètres à marche forcée, je retrouve le camp de Buchenwald, mon camp. Absurde, dérangeant d'écrire pareille chose. Je suis simplement, "heureux" de revoir ce camp, la tour d'entrée, la grande porte de fer forgé, la place d'appel et au-delà, les blocks sombres qui s'alignent jusqu'à la forêt de Thuringe. Et l'un de ces blocks est le 34, mon block, mon foyer, mes copains, que j'avais quittés le 9 janvier 1945. "Heureux", un drôle de mot dans ce lieu clos de barbelés et de miradors.

Parti en transport, c'était pour un déporté la déchirure, plus l'incertitude et l'angoisse. On quittait des amis pour se mêler à des inconnus. Le premier conseil que j'avais reçu en arrivant à Buchenwald le 16 décembre 1943, avait été de rester là, d'éviter ou de chercher à éviter les "transports" vers l'inconnu. Étrange conseil lorsqu'on est noyé dans le camp de quarantaine, le "petit camp" dans un block grouillant, une pétaudière, une cour des miracles, sans miracles, où quelques hommes, matraque à la main, faisaient régner à grands coups de gueule l'ordre et la discipline. Pourtant un bon conseil : ailleurs, c'était généralement pire, bien pire. Ceux de notre convoi, qui étaient partis presque immédiatement pour ce camp, qu'on appelait Dora, l'avaient su tout de suite et la plupart n'avaient survécu que quelques semaines.

Mon propre destin n'avait basculé que le 7 janvier 1945. Jusque là la chaîne des amitiés m'avait retenu à Buchenwald. Ce jour là, à l'aube, les SS rassemblent sur la place d'appel les détenus. Un piège. Devant les rangs immobiles, ils passent, le lentement la cravache à la main, désignent tel, tel. Je suis l'un d'eux. Chacun sait que le "transport" qui se forme ainsi est destiné à S III, un nom codé pour le camp d'Ohndnef et chacun sait que c'est l'un des pires. Depuis décembre des camions ramènent plusieurs fois par semaine, au crématoire des tombereaux de corps décharnés, comme un an avant, les morts du tunnel de Dora.

Le 9 janvier, nous partons dans des wagons de marchandises 2801 exactement, selon les archives. Des russes, des polonais surtout, mais aussi un contingent de prisonniers de guerre soviétiques, quelques dizaines de français. Il y a Marcel Michelin, qui mourra quelques jours plus tard, Roger Nathan Murat qui fut le chef national des corps francs de Combat et qui s'en sortira.

S III a une mission pressante : aménager dans le massif de Jonastal, au cœur de la Thuringe et de l'Allemagne, un quartier général pour le Führer, qui porterait le nom de "Siegfried". L'opération, dénommée Olga a démarré au début de novembre 1944, et depuis les convois se succèdent pour alimenter en main-d'œuvre l'immense chantier. Au total près de 26 000 détenus passeront par S III, jusqu'au 2 avril 1945, lorsque tout sera abandonné à l'approche des chars de l'armée du général Patton. Le Führer lui ira s'enterrer dans son bunker de Berlin.

Cinq camps ont été improvisés autour de Jonastal pour recevoir cet afflux. Deux à Ohrdruf sur un terrain de l'armée, deux à Krawinkel, un à Espenfeld, dans des baraques de la Jeunesse hitlérienne. Les travaux sont menés à un train infernal. 24 heures sur 24, par équipes, à la lumière des projecteurs, les hommes entament la pierre, creusent des galeries, manient des perceuses qui pèsent autant qu'eux, installent des voies ferrées, évacuent les déblais. Les pertes sont effroyables. L'épuisement, le froid en janvier 1945, il gèle dur, la dysenterie, le typhus. Les SS ont renoncé à envoyer les cadavres au crématoire de Buchenwald et ont fait creuser dans le camp d'Ohrdruf de longues fosses communes. Les malades et les bouches inutiles sont entassés, en février et en mars, dans des trains qui partent pour Bergen-Belsen, mais qui échoueront souvent dans des gares de triage, harcelées par les chasseurs alliés. Il n'existe aucune évaluation précise des morts de S III. Dans le centre du bourg d'Ohrdruf, un monument porte une inscription citant le chiffre de 5 000, mais ce n'est qu'une approximation qui ne prend pas en compte les 5 trains qui emmenèrent vers Bergen-Belsen, de 3 à 4 000 moribonds, non plus que ceux qui tomberont

durant la marche vers Buchenwald, puis dans les évacuations suivantes à travers l'Allemagne. Ainsi disparaîtront, corps et biens, des dizaines de français, dont de nombreux vosgiens, arrêtés en automne 1944, et dirigés via Dachau, vers Ohrdruf.

Le retour à la maison !!!

Seule, la chance peut vous tirer de là. Elle vient à moi un jour, sous les traits d'un vieux - était-il si vieux - détenu allemand, qui me prend dans un petit kommando de six hommes : trois russes, deux français, un belge, chargé d'installer l'électricité dans des écuries désaffectées qui allaient accueillir des soldats hongrois, en pleine retraite. La vermine, le froid, la faim sont toujours présents, mais le travail est tranquille. Nos deux SS de garde, recrues de deuxième zone, nous laissent une paix totale et notre vieil allemand, une protection paternelle.

Puis, un matin, l'événement inouï. De loin, de très loin, nous parvient un bruit roulant, continu, sourd, le bruit du canon. Nous sommes 300 ou 400 sur la place d'appel, figés, silencieux pour mieux capter l'écho d'une bataille qui peut nous sauver. La guerre que nous avons oubliée dans notre misère, se rappelle à nous. Tout va vite. Le roulement ne s'arrête plus, grossit, le 2 avril, le lundi de Pâques, le travail ne reprend pas, nous restons en rangs sur la place du camp. Dans l'après-midi S III cesse d'exister. Il est évacué. Ne restent que les morts, ceux des fosses communes que les SS ont fait déterrer et brûler sur des traverses de chemins de fer et 43 malades, qu'ils ont exécutés d'une balle dans la tête et abandonnés sur la place d'appel : ils seront découverts, épars, dans leurs défroques rayées par les hommes de la 4^e division blindée de Patton. Avant que le 12 avril, le général *Ike* Eisenhower, avec Bradley et Patton, vienne contempler la réalité nazie.

Solidement encadrés, nous sommes 9 900 à évacuer les camps de S III Par colonnes d'un millier, nous suivons à travers bois et villages des itinéraires différents, avec le seul manger d'une boule de pain et d'un saucisson. Une pluie fine se met à tomber, un crachin qui transperce. Deux arrêts dans des champs ; Un prisonnier de guerre français, dans un gros bourg qui me lance : "*Tiens bon. Ils sont pas loin...*" Encore trop loin. Des chasseurs alliés plongent sur des cibles que nous ne voyons pas.

Notre destination m'apparaît brusquement. Nous longeons des bâtiments qui sont ceux de la gare de Weimar, nous allons à Buchenwald. Je suis en terrain connu. Nous attaquons la longue montée qui mène au camp. Ma colonne qui n'a cessé de s'allonger s'effiloche. Des traîneurs s'écroulent, immédiatement achevés d'un coup de fusil. Sur les sept kilomètres de Weimar au camp, on retrouvera 74 corps, écrira Eugène Kogon, le premier historien du camp.

Je suis comme dopé. La fatigue semble s'être évanouie. Le camp est proche. Le rituel reprend ses droits. Nous nous reformons en rangs par cinq, les bras raidis le long du corps. Le SS de service à la porte nous compte, badine à la main. Nous sommes, selon les archives 8 862. Un millier d'entre nous est resté sur les routes. Quelques dizaines se sont échappés.

Home, sweet home

Heureux, mais à bout de forces. Tous à peine entrés, nous nous laissons tomber sur le sol rugueux de la place d'appel, prostrés de fatigue, le soir tombe. Je devine une silhouette qui s'approche lentement, qui s'arrête devant moi, je lève la tête. "*Moalic*", murmure t-il comme saisi. André Geiregat, l'un de mes camarades du convoi du 16 décembre 1943 et de mon block 34. Je le regarde comme un naufragé qui voit surgir de la brume un sauveteur. Il appartient à la *Schreibstube*, le service des écritures du camp, et il a arpenté nos rangs à la recherche d'un copain. Il m'a trouvé. Il n'en trouvera pas d'autres.

"Vous allez tous au petit camp pour la nuit. Demain je viens te chercher et je te ramène au block..." Le lendemain, il est là. Son poste, sa tenue lui ouvrent toutes les portes. Ils sont tous là à m'accueillir : Jean Laidet, René Bardy, Louis Puyaubert, Claude Vanbremeersch, Jacques Pain, Jacques Grimaux, qui dans quelques jours retrouvera son nom, Christian Pineau. Dans son livre *La simple vérité*, il me décrira comme un mourant ; il avait tort. La chaleur de l'amitié et du block arrangent bien les choses.

Il me reste à redevenir un résident présentable. Je suis couvert de vermine et une affiche rappelle le danger "*Ein laus, Dein Tod*". (*Un pou. Ta mort*). Sous l'eau glacée, je finis par m'en débarrasser. Je suis définitivement réintégré et je vais vivre avec les "miens"

jusqu'au 11 avril, le jour de la libération du camp.

Sur mon châlit retrouvé, je peux me rappeler le chemin ardu qu'il nous a fallu gravir pour faire de ce block 34, la communauté amicale qui m'a recueilli. Son histoire a fait l'objet en 1989 d'un livre. Un livre tout simple, fait des témoignages de quelques uns de ceux qui contribuèrent à construire, au sein de Buchenwald un block de français, soudé et solidaire qui maintinrent au camp l'esprit de combat et de résistance.

Comme l'écrira, plus tard, le lieutenant Claude Vanbremeersch, le futur chef d'état-major des Armées, les français furent longtemps les "parias" du camp. On nous reprochait Munich, le désastre de 1940, Vichy, la collaboration. On ignorait ce qu'était la Résistance française. On nous reprochait surtout notre comportement égoïste, geignard, c'était vrai. Dans cette société concentrationnaire et impitoyable, nous étions les moins faits pour faire face. À côté des polonais, des russes, frustes mais costauds, nous paraissions fragiles. Nous traînions dans ces baraques sordides du petit camp, cette vieille réputation d'enfants gâtés de l'Europe et le camp de concentration qui ne connaît que des relations de forces rejetaient naturellement des enfants gâtés. Caricatural, ou pas : c'était ainsi.

Il y avait aussi le vieil antagonisme franco-allemand et les détenus allemands avaient en mains l'administration interne du camp de Buchenwald. Dans les semaines qui suivirent notre arrivée, près d'un tiers de notre convoi partait pour le tunnel de Dora. Un transport mortel.

Une autre partie de notre convoi est désignée pour le block 34, dans le grand camp, une longue baraque de bois, divisée en deux ailes (*Fluegels*), qui comprennent, chacune, un dortoir de trois étages châlits, dans une salle de 7 ou 8 tables, et au centre, des cabinets et une salle d'eau. Près de 400 détenus au total, dont une bonne moitié de russes et de polonais. C'est merveilleux à côté des baraques du camp de quarantaine. C'est malgré tout, surpeuplé, et la coexistence difficile et orageuse.

Le chef de block (*blockaltester*) nous attend de pied ferme. C'est un allemand, Alfred Müller, un militant communiste qui a derrière lui près de dix ans de camp. Je l'ai décrit dans

un livre. Il est devenu "un déséquilibré cyclique". Des accès de rage et des temps de calme. Un fauve dans ses crises : a l'obsession de l'ordre et de la discipline, qu'il fait régner à coups de trique.

Une obsession confrontée à l'esprit rebelle et "anar" des français. La partie n'est pas égale. Certains d'entre nous le comprennent vite et saisissent aussi que le code civil ne s'applique pas dans un camp de concentration. Il faut y mettre du sien et apaiser le fauve. L'un de nous va devenir le dompteur : Jacques Grimaux, qui dissimula sous ce pseudo son véritable nom, Christian Pineau, fondateur de Libé-Nord et chef du réseau Phalanx. Un grand sang-froid, une intelligence qui a percé les lois mystérieuses du camp et une autorité naturelle qui ne doit rien à des titres de résistant, bien cachés. Il va être notre interlocuteur, souvent notre médiateur auprès de celui que nous appellerons toujours Alfred.

Nous de notre côté, ferons la moitié du chemin : accepter une discipline librement consentie, c'est à dire l'alpha et l'oméga du camp. Tous, nous nous rallions à cette règle d'or, ceux du convoi de décembre 1943 que l'on appelle les "38 000" numéros d'immatriculation, comme ceux des grands convois de janvier 1944, les "40 000, etc..." qui renforcent le contingent français. Le block 34, peu à peu, devient majoritairement français.

La situation des français ne change pas pour autant, nous restons ceux qui alimentent, avec les russes, les kommandos dits de terrasse, ceux qui travaillent au dehors, par tous les temps, et le climat de la Thuringe n'est pas tendre, durement, harcelés par les gardiens, les *posten*. Le moral est toujours oscillant, quand survient en février une bonne nouvelle : autorisation d'écrire aux familles. En allemand, sur un papier à en-tête du camp. Un constat qui permet de donner notre curieuse adresse et ensuite de recevoir des colis. Et avec les colis, la solidarité pourra s'exercer.

Solidarité...

Dès les premiers colis, la question est posée : instaurer une solidarité pour ceux qui n'en recevront pas. Question difficile, pénible dans une société d'extrême pénurie et de faim. Il n'est qu'à voir, le matin, le partage à quatre ou cinq de la boule de pain, qui avec une cuiller de confiture et un carré de margarine

constituera jusqu'à la soupe du soir le seul repas de la journée. Ici un gramme est un gramme.

Les inégalités, dans le camp constituent le droit commun. Il y a ceux qui sont entrés dans de bons kommandos, c'est-à-dire à l'abri et ceux qui sont à la terrasse. Ceux qui ne fument pas et disposent, avec quelques cigarettes d'une monnaie d'échange qui vaut de l'or et ceux qui ne résistent pas au tabac. Il y a désormais les colis. Souder ce block de français n'est pas une mince affaire.

À nouveau, Jacques Grimaux, alias Pineau, est mis à contribution. Alfred le charge de créer une solidarité. Un énième travail d'Hercule. Il met sur pied un système qui tient du volontariat, accompagné de quelque chantage. Les colis sont ouverts et chacun en donne une partie pour la solidarité, sous les yeux d'Alfred qui joue les croquemitaines. Sans trop d'à coups, le partage tient la route avec l'acceptation de tous. Plus encore, il s'épanouit en repas collectifs dans de grandes occasions : le 14 juillet 1944, avec des camarades étrangers d'autres blocks, ou un repas qui rassemble les français et des prisonniers de guerre soviétiques. Des occasions qui élargissent, enfin, l'influence des français.

Lorsque la libération de la France coupera l'arrivée des colis, dans le block 34, des Tchèques et des Allemands, du Fluegel B, qui eux, continuent à en recevoir, en abandonneront une partie pour les Français. *"Nous serons le seul block du camp, où la solidarité aura un caractère totalement international"*, écrira dans ses mémoires Christian Pineau.

... et tables des jeunes

C'est l'innovation du block 34, qui n'aura aucun équivalent ailleurs dans le camp. L'idée a germé en avril 1944. Claude Vanbremeersch, l'attribue à un jeune Tchèque, qui voyait s'effondrer le moral des français, et leur conseillait l'union dans le block. Mais d'autres la revendiquent, ce qui est certain, c'est qu'elle est retenue avec enthousiasme par les aînés et les jeunes.

Nous étions nombreux dans notre convoi de décembre à être dans les vingt ans, notamment parmi ceux qui avaient été pris à la frontière franco-espagnole en tentant de passer les Pyrénées pour aller se battre. Au 34, nous nous sommes retrouvés à une soixantaine de cet âge.

Décision. Exécution. Deux tables de jeunes se constituent, sur les 7 du réfectoire. La première est présidée par Claude Vanbremeersch, la seconde - en fait une demi-table - par Jacques Pain.

Le but premier est alimentaire. Nous assurer avec l'aide de nos aînés, une répartition des rabiots, un faible mais un bout pourtant. Les partages du matin se font dans l'amitié, sans animosité, ni contestation. Et peu à peu, se renforce un lien unissant les jeunes déportés, qui se retrouvent chaque soir autour de la même table. Le dimanche soir s'organisent parfois des repas en commun, avec ce que la débrouillardise et les relations nous ramènent. Chacun soutien son voisin, quand il flanche. Les vivres reviennent et avec eux, les chansons françaises. Il y eut un "esprit de table" comme il y avait un "esprit de corps" dans un bataillon de chasseurs, pour reprendre les mots si vrais de Vanbremeersch. Si vrais que lorsque la direction clandestine du camp demandera au jeune lieutenant de mettre sur pied un corps franc, prêt à intervenir dans d'éventuelles opérations contre les SS, il choisira ses camarades de la table des jeunes. Et le 11 avril 1945, sous son commandement, ce corps franc sera parmi les premiers à sortir du camp libéré, participera au nettoyage de la campagne environnante et ramènera même des prisonniers.

L'optimisme est contagieux. Avec ses aînés et ses jeunes, le block fait cause commune contre le découragement et tous les aléas de la situation militaire : le débarquement qui nous remplit d'espoir, les longs combats de Normandie, qui nous exaspéraient, la libération de Paris, qui redonne aux français beaucoup de prestige, la progression des alliés, puis l'arrêt, la stabilisation du front, l'offensive allemande des Ardennes... Le block donne la mesure de sa tenue lors des appel du soir, épreuves interminables, où s'échangent tuyaux et plaisanteries, où certains donnent de véritables cours sur les sujets les plus divers : l'Égypte ancienne, le théâtre, l'histoire. Distraire les esprits, ne pas penser à ces heures perdues pour le sommeil, immobiles et souvent glaciales.

Le point noir, reste le chef de block, Alfred. Ses crises sont toujours redoutables, dangereuses. Il s'en prend un jour d'octobre 1944, à Julien Cain, homme respecté entre tous, qui fut le directeur général de la Bibliothèque

nationale, le frappe. La riposte est immédiate. Une délégation se rend auprès du doyen du camp, le numéro un de l'administration interne et militant communiste allemand. Alfred est destitué. Un événement sans précédent : un communiste de haut rang, vétéran de Buchenwald, destitué par ses pairs. Il partira peu après en transport et sera remplacé par un autre militant communiste, Kurt, un homme solide, juste, qui ramènera, sans problèmes, la paix dans le block. Le 34 est l'un des meilleurs du camp.

À temps, lorsque s'amoncellent les périls sur les déportés, un bombardement allié a détruit le 24 août 1944 les deux grandes usines du camp. Des convois arrivent sans cesse, gonflant les effectifs de Buchenwald jusqu'à près de 90 000 détenus. Tout cela constitue une réserve de main d'œuvre immense, au moment où l'industrie allemande s'enterre. Partout se creusent des usines souterraines, et par milliers, les détenus partent en "transports" vers ces kommandos extérieurs : Elrich, Langenstein, où la vie ne vaut pas grand chose. Et ce sont de vieux copains qui s'en vont.

Ces "transports" sont autant d'épées de Damoclès au-dessus de la tête des détenus, de tous les blocks. Ce sera la grande peur de cette fin de 1944, au moment où s'enfuit dans le camp, l'espoir de voir les alliés en terminer avec l'ennemi à la Noël. L'offensive des Ardennes a anéanti cette espérance et détruit le moral de beaucoup. C'est à ce moment, celui de la Noël 1944, le jour de la mélancolie pour nous, que se ressaisit le block. Arracher les camarades à leur désespoir. Grimaux, le peintre Boris Taslitzky, d'autres montent un spectacle de "variétés" drôle, plein de poésies, qui transporte de joie une salle comble, où nous ont rejoints des allemands, des tchèques, des amis retrouvés. Des blocks voisins réclament les artistes et partout c'est le succès, et surtout, deux heures d'oubli total. Buchenwald devient un autre monde.

Le danger ne s'évanouit pas. Le nom de S III se répand dans le camp dès novembre décembre 1944. On ne sait pas ce qu'il recouvre, sauf qu'il faut l'éviter comme la peste. Dans son livre *Les jours de notre mort*, David Rousset évoquera la peur que suscitait ce nom de S III, mais les SS ont besoin encore et encore d'hommes. Le piège se referme le 7 janvier 1945, sur moi et bien d'autres. Ainsi, le

lecteur peut mieux comprendre ce que fut mon bonheur insolite de revoir le 5 avril Buchenwald.

Le 5 avril 1945 allait marquer les derniers jours du camp nazi. Dès le 6, les SS commencent à évacuer le camp de Buchenwald. L'ordre vient du sommet. Les avant-gardes américains de Patton sont encore loin, du côté du Gotha, à 70 km. Une insurrection serait suicidaire. La seule tactique est de saboter l'évacuation. La ralentir, la retarder. Elle n'empêchera pas les SS de jeter sur les routes, dans des trains de marchandises, plus de 20 000 détenus vers des destinations inconnues. Ainsi, presque tous les survivants de S III partiront le 7 avril vers Dachau. Trois semaines dans les wagons, sans eau, ni nourriture, qui anéantiront la plupart d'entre eux.

Le block 34 se met sur pied de guerre, avec les moyens du bord. Des détenus affûtent des morceaux de ferraille pour en faire des couteaux. Prêts à l'évacuation et à vendre chèrement leur peau, le 9, le 10 avril, le block est toujours là, compact. Situé dans la dernière rangée des baraques de bois, il n'a pas bougé. D'autres blocks de français, le 14, le 26 eux, sont partis.

11 avril 1945

Les SS, brusquement, interrompent leur chasse à l'homme, et quittent le camp. Les sirènes hurlent un son saccadé, inconnu. "Alerte aux chars", les chars américains sont proches. Ils progressent le long de la vallée, au bas de l'Ettersberg où est situé le camp et ils appartiennent à la première armée américaine du général Hodges. D'autres avancent vers les casernes SS : ce sont les blindés de la 6^e division de l'armée de Patton. Les deux armées revendiqueront leur participation à la libération de Buchenwald.

Les groupes militaires du camp s'emparent eux de la tour, et de l'enceinte barbelée et sortent, libres, vers les premières unités américaines. Le corps franc de Vanbremeersch est dans le coup : il pénètre dans les baraquements SS où les repas abandonnés sur les tables, montrent la fuite précipitée des ex-seigneurs des lieux. La liberté. La revanche.

Jacques Moalic

Membre des *Amitiés de la Résistance*